

KARNAVAL, FILM DE THOMAS VINCENT : LA FÊTE RÉVÉLATRICE

Paul RENARD

Un jeune couple avec un enfant. L'épouse trompe son mari, mais, finalement, reste avec lui. Rien que de banal, si on résume ainsi le scénario de *Karnaval*, film de Thomas Vincent sorti en 1999. Plus original est l'enracinement social de cette histoire : alors que le cinéma français des années 90 s'intéresse surtout à la bourgeoisie, ici les personnages sont de milieu simple : Christian, le mari, est vigile dans une entreprise de containers et Larbi, l'amant, d'origine arabe, travaille avec son père et son frère, garagistes, qu'il quitte brutalement au début du film ; de plus, l'action se déroule à Dunkerque (dont est originaire un acteur, Jean-Paul Rouve, qui joue le rôle de Pine) dans une région qui en 1999 apparaissait rarement sur les écrans et dont on entendait rarement l'accent ch'ti, que Clovis Cornillac (Christian) reproduit avec vraisemblance. Plus original encore est le cadre temporel de l'intrigue, puisqu'il s'agit de quelques jours d'un carnaval unique en son genre, que Béa oppose à celui de Nice, réservé aux touristes.

Pour le spectateur qui ne connaîtrait pas cette manifestation festive, les images et la bande-son de *Karnaval* constituent un véritable documentaire. Par des plongées, la caméra, située très en hauteur, domine plusieurs fois la foule compacte amassée dans les rues, sur les places ou au bal du Kursaal ; de très gros plans, qui font penser à la peinture flamande (Ensor par exemple) ou à des tableaux expressionnistes, mettent en valeur les visages des carnavaloux outrageusement fardés. Les bandes, accompagnées de fifres, trompettes, tambours et organisées en lignes qui se livrent au chahut et au rigodon, sillonnent les rues. Les travestissements rivalisent de couleurs criardes ; beaucoup d'hommes

NORD' - N°61 - JUIN 2013 - DUNKERQUE

sont déguisés en femmes aux seins proéminents et portent de grands parapluies multicolores. Le carnaval ne se déroule pas que dans les rues ou les salles de bal, mais aussi dans les intérieurs privés où les bandes font chapelle en ingurgitant beaucoup de bière et d'alcool, ainsi que dans les cafés où elles se préparent au défilé. On entend, par bribes intégrées à de nombreuses séquences, la musique des bandes, caractérisée par le son aigu des fifres, et les chansons rituelles, aux paroles volontiers vulgaires : entre autres chansons, figurent des classiques, comme « L'hommage à Côt-Pinard »¹, « Vive les enfants de Jean Bart », « Putain d'Islande », qui rappelle l'origine historique du carnaval quand les marins quittaient Dunkerque pour la dangereuse pêche à la morue en Islande. La pêche est aussi rappelée par le hareng que porte un carnavaloux (il l'a sans doute attrapé lors du traditionnel jet de ce poisson par le maire et son conseil municipal du haut de l'hôtel de ville).

Mais *Karnaval* n'est pas un documentaire qui resterait extérieur à son sujet, en ne proposant qu'un regard ethnographique sur des coutumes exotiques. Thomas Vincent et son co-scénariste, Maxime Sassier, intègrent, en effet, à l'action les principales caractéristiques de la fête dunkerquoise. C'est ainsi que le personnage de Larbi est un relais entre l'univers carnavalesque et le spectateur : étranger culturellement à des pratiques septentrionales, comme la plupart de ceux qui voient le film, il s'intègre progressivement à la fête en se saoulant de rhum, jusqu'à en vomir, lors d'un défi que lui lance Christian, en se déguisant, aidé d'abord par Béa, qui commence à le farder avant qu'ils ne fassent l'amour.

Le carnaval, qu'il se déroule à Dunkerque ou ailleurs, est une parenthèse où l'on essaie d'oublier la vie quotidienne et dont les participants inversent les appartenances sexuelles et sociales. Christian au corps massif et viril se métamorphose en femme imposante, tandis que Béa (Sylvie Testud) porte un chapeau de corsaire, qui la masculinise quelque peu. Le patron de Christian, au nom bien flamand de Verhoeven, se mêle au bal (mais il est déguisé en petit marquis), à ses risques et périls d'ailleurs, puisqu'une rixe l'oppose à Christian, qui a abandonné la surveillance des containers dont il a la charge pour participer à la fête. Celle-ci permet un défoulement général où les instincts, réprimés dans la vie de tous les jours, se déchaînent. La violence, symbolisée par le rouge que Christian se tartine autour de ses lèvres qui deviennent celles d'un vampire, menace sans cesse. Elle s'exprime déjà dans les mouvements des bandes dont les premiers rangs contiennent la vigoureuse poussée des autres carnavaloux. Mais il s'agit là d'une brutalité rituelle loin des débordements provoqués par la jalousie et un certain racisme quand Christian se bat avec Larbi (qu'il nomme par dérision Mouloud), par une forme primitive de la lutte des classes quand le même Christian boxe son patron. Le comble de la violence est atteint lorsque le premier, dans une rage folle à la suite de son licenciement par M. Verhoeven (qui n'a pas supporté qu'il abandonne la surveillance des containers), verse de l'essence sur Titus, le chien qui l'aide dans son travail de surveillance : la bête

1 — Côt-Pinard est le surnom de Jean Minne, célèbre tambour-major de la bande de Dunkerque de 1960 à sa mort en 1988.